

L'ODYSSÉE DU PINGOUIN CANNIBALE

DU MÊME AUTEUR

Cahier d'Ubiquité – tome I, Hermaphrodite, 2003, épuisé.

Moyens d'accès au monde – Manuel de survie pour les temps désertiques, Le Bord de l'eau, 2005.

Tentative d'assassinat du bourgeois qui est en moi, Libella Maren Sell/Buchet-Chastel, 2009.

Jean-Louis Costes ou le fou qui est en nous, L'Âne qui butine, 2010.

Vers une libération amoureuse – Propositions romantiques, érotiques et politiques, Libella Maren Sell/Buchet-Chastel, 2012.

YANN KERNINON



L'ODYSSÉE
DU PINGOUIN CANNIBALE

BUCHET • CHASTEL

© Libella, Paris, 2016.

ISBN : 978-2-283-02812-4

« Je me demande où réside, où se cache la blessure secrète où tout homme court se réfugier si l'on attente à son orgueil, quand on le blesse ? Cette *blessure* – *qui devient ainsi le for intérieur* –, *c'est elle qu'il va gonfler*, emplir. Tout homme sait la rejoindre, au point de devenir cette blessure elle-même, une sorte de cœur secret et douloureux. [...]

C'est dans cette blessure – inguérissable puisqu'elle est lui-même – et dans cette solitude qu'il doit se précipiter, c'est là qu'il pourra découvrir la force, l'audace et l'adresse nécessaire à son art. »

JEAN GENET, *Le Funambule*

I

Deux pingouins sont sur la banquise. Ils contemplent un horizon infiniment plat, vide et froid. L'un dit à l'autre : « Tiens, on dirait que tu portes un smoking. » L'autre répond : « Qu'est-ce qui te dit que je n'en porte pas un ? »

Cette blague sépare l'humanité en deux camps : ceux qui la considèrent comme la meilleure blague du monde et ceux qui cherchent à la comprendre. Par expérience, rares sont ceux qui rient. Car rares sont ceux qui tolèrent de faire face à l'*absurde*, c'est-à-dire à la déconstruction totale du sens, en particulier du sens de leur propre existence. Il faut dire que l'idée que les pingouins puissent porter des smokings et qu'il soit désormais possible de faire ou de dire n'importe quoi n'est ni rassurante ni séduisante. C'est effrayant.

Ma conviction est que le petit nombre d'êtres qui savent rire de notre pingouin en smoking correspond à la proportion d'êtres humains qui ont, au moins une fois dans leur vie, pensé à se faire sauter la cervelle avec un fusil de chasse et fait l'expérience de l'Absurdité radicale.

Je ne parle pas de l'absurde comme d'un problème conceptuel. Je parle de l'Absurdité radicale comme expérience concrète du désastre et de l'angoisse. Je ne parle pas du suicide de façon philosophique. Je parle de se faire sauter la cervelle pour de vrai, en se foutant des éclaboussures. Je parle aussi du désir de vivre, malgré tout, et du fait que ce n'est pas facile tous les jours – sur la banquise.

Nous sommes tous des pingouins en smoking. Des pingouins qui rêveraient de porter un smoking, des pingouins qui aimeraient croire qu'ils en portent. Mais dans l'hiver du monde, nous avons froid.

Le 4 janvier 1953 eut lieu à Paris, au Théâtre de Babylone, la première représentation de *En attendant Godot*, de Samuel Beckett. Dans un décor désertique et indéterminé, Vladimir et Estragon se demandaient ce qu'ils pouvaient bien faire – en attendant Godot. Ils aimeraient bien se suicider, mais ils n'ont pas de corde assez longue. Depuis un demi-siècle, la représentation de cette pièce s'est muée en expérience concrète pour tous. Le public n'est plus dans la salle : nous voilà tous sur scène pour poursuivre le même spectacle, mais il n'y a plus ni metteur en scène ni régisseur général – et personne ne connaît plus son texte. Vladimir et Estragon, c'est nous. Nous voudrions bien nous suicider, mais nous n'avons pas de corde assez longue pour toute l'humanité. De toute façon, nous n'avons pas le courage de le faire. Et puis d'ailleurs, à quoi bon ?

À la fin des années 1980, aux États-Unis, Seth Putnam et quelques-uns de ses amis fondent le groupe de noisecore Anal Cunt dont l'objectif affiché est de créer le groupe de musique le plus débile du monde. Confectionnant leur nom à partir de l'association de mots la plus vulgaire et la plus aberrante possible, ils produisent à la mitrailleuse une série d'albums contenant, chaque fois, plusieurs dizaines de chansons d'une ou deux minutes maximum sur une musique punk metal bruitiste assortie de textes incompréhensibles qui se réduisent le plus souvent à une répétition en boucle du titre de la chanson. La plupart des amateurs du groupe s'accordent d'ailleurs à dire que le principal, voire le seul intérêt d'Anal Cunt était ses titres ultraprovocateurs, gratuitement méchants et totalement dépourvus de sens. On en traduira certains par : *Le mot homophobie est gay*, *Le recyclage c'est pour les pédés*, *Hitler était un homme sensible*, *Tu as un cancer, ah ah ah*, *Ton fils s'est suicidé parce que tu es con*, etc. Ce qui n'empêcha pas Anal Cunt, en 1998, de sortir un album intitulé *Picnic of Love*, constitué de onze chansons d'une mièvrerie dégoulinante et ultraconsensuelle chantées d'une voix mielleuse sur des arpegges de guitare acoustique. Dans un cas comme dans l'autre, Anal Cunt s'écoute toujours au moins

au huitième degré, en éclatant de rire et en portant sa main au front de consternation.

Dans une vidéo de concert en plein air, le 19 juin 1993 à Brandywine dans le Maryland, on peut voir Seth Putnam se jeter de la scène vers un public inexistant. C'est seulement dix mètres plus loin qu'une vingtaine de punks, bouche bée, observent ce concert auquel eux-mêmes ne comprennent plus rien. Après avoir hurlé trois phrases seul devant la scène, Putnam tente de remonter sur le podium. Mais il retombe mollement et doit s'y prendre à deux fois pour finalement rejoindre ses camarades après un roulé-boulé dans les câbles et les baffles de retours. Il se redresse et continue à beugler dans son micro en se convulsant et en buvant du Sprite. Totalement carbonisé par les drogues, l'alcool et les médicaments, il sombre en 2004, pendant un mois, dans un coma dont il ne se remettra jamais et finira par mourir d'une crise cardiaque le 11 juin 2011 à l'âge de quarante-trois ans.

Entre Beckett et Anal Cunt, il y avait bien sûr eu le punk, dernier mouvement qui, malgré son nihilisme *destroy no future* revendiqué, portait encore en lui une contestation sociale et politique. En 1994, Kurt Cobain se tirait une balle dans la tête, notamment parce qu'il était consterné de voir que son groupe de grunge agressif avait un succès planétaire auprès des adolescentes américaines et de leurs parents, toutes classes sociales confondues. Ensuite ce fut le basculement dans le n'importe quoi.

Nous sommes tous des Vladimir et des Estragon, nous sommes tous des Seth Putnam qui se jettent dans un public qui n'existe pas. Nous sommes tous des pingouins qui disent n'importe quoi. Et rien n'a plus de sens.

II

Je n'aime pas les romans. « Il entra dans la cuisine où se trouvait déjà Justine qui, depuis toujours, était plus matinale que lui. » Ça m'ennuie. Je suis entré dans les livres pour y trouver la pensée et l'action, un sens à la vie et quelques fondations pour prendre des décisions. Un moyen de survivre aussi, pour de vrai, sans se raconter d'histoires, justement. Les pages qui suivent ne sont donc pas une fiction. Les événements que je relate ont bel et bien eu lieu. Je n'ai même pas changé les noms. Considérons donc ce récit comme une sorte de performance et un témoignage authentique sur l'histoire inachevée de Cannibal Penguin, le premier, le dernier et le plus grand groupe de fuck metal de toute l'histoire du rock'n'roll.

C'est le 27 juillet 2009 à 9 heures du matin exactement, à Turckheim, en Alsace, dans ma maison d'enfance, où je passais avec ma femme et mes deux filles quelques jours de vacances, qu'eut lieu l'événement fondateur sans lequel Cannibal Penguin n'aurait jamais existé. Ce matin-là, je me suis réveillé avec en tête une évidence : à trente-huit ans, j'allais me mettre à la guitare électrique punk metal. Ce n'était pas un choix, c'était une révélation mystique : le surgissement d'un désir présent depuis toujours, qui aurait simplement mis près de quarante ans à frayer son chemin dans les méandres de mon inconscient pour finalement faire surface ce matin-là.

Le 27 juillet 2009 à 9 heures du matin, donc, je me suis réveillé avec une envie de pisser, une érection matinale et une non moins irréfutable envie de faire énormément de bruit avec une guitare électrique. À midi, je connaissais les

principales formes et les principales marques de guitares électriques. J'avais aussi appris le principe des tablatures qui permet aux guitaristes débutants d'apprendre à jouer en se foutant totalement du solfège – ce qui était pour moi une excellente nouvelle. À 15 heures j'avais pris contact avec Jean-Marc, un ami guitariste, qui accepta sur-le-champ de me prêter une Epiphone Les Paul studio noire équipée d'un unique micro P90, une « pelle » de débutant largement suffisante pour ce que je comptais en faire, à savoir : jouer n'importe quoi, mais *fort*. Une semaine plus tard, de retour en région parisienne, j'avais fait l'acquisition d'un petit ampli Vox rudimentaire mais performant : un Pathfinder 15 watts à transistors. Début septembre, je prenais mon premier cours avec Dany, l'improbable fondatrice d'un groupe de metal des Yvelines. Elle s'installait une fois par semaine dans mon bureau, au milieu des livres de philosophie, avec son perfecto en cuir, ses ongles noirs gothiques, un short moulant et un retard systématique d'au moins quarante-cinq minutes. J'ai appris trois accords sur *Let It Be* des Beatles, puis je lui ai suggéré de passer directement à Motörhead. À ce moment-là, j'ignorais encore que je me retrouverais un an plus tard leader chanteur guitariste de Cannibal Penguin, le seul et donc le plus grand groupe de fuck metal jamais créé, et que je hurlerais en public des chansons de notre composition torse nu, les épaules couvertes par une moumoute en fourrure synthétique, le visage peinturluré façon clown et entouré de trois autres adeptes du fuck metal pingouin : bassiste, batteur et second guitariste.

Je m'appelle Yann Kerninon. Je suis né le 28 août 1972 à Colmar, en Alsace, avec un nom caricaturalement breton. Ma date de naissance est la même que celle de Goethe et de l'extraterrestre Alf dans la série télévisée du même nom. Je suis issu de la classe moyenne supérieure, si l'on en juge par le niveau d'études de mes parents, dans une famille relativement normale. L'événement le plus marquant de ma vie est sans doute la mort foudroyante de mon père, terrassé par un cancer express à quarante-neuf ans lorsque j'avais

douze ans – décès qui m'a appris très jeune que la vie était à la fois précieuse et totalement absurde. Ma principale qualité est peut-être que j'ai rarement peur de suivre mes désirs et que je pousse toutes mes idées idiotes jusqu'au bout. C'est aussi mon principal défaut.

Être né en 1972 signifie être un enfant du vide. 1972, c'est la date de création, à Londres, du groupe de rock The Strand, qui se métamorphosera trois ans plus tard en The Sex Pistols, le groupe emblématique du punk dont la trajectoire de comète s'achèvera en 1979 par une overdose mortelle et un assassinat, comme il se doit.

C'est à la même époque et au même endroit, en Angleterre, qu'apparurent à la télévision les Monty Python, un groupe d'humoristes qui s'étaient rencontrés sur les bancs d'Oxford et de Cambridge et qui distillaient chaque semaine sur les écrans très british de la BBC trente minutes d'absurdité totale durant lesquelles l'humanité entière semblait s'effondrer sur elle-même dans un déluge de pingouins explosifs et de moutons mangeurs d'hommes.

Dans l'élite des grandes universités anglaises comme dans les bas-fonds des junkies prolétaires londoniens, les plus rapides d'esprit avaient donc déjà compris que le destin du monde dans lequel ils étaient nés était l'absurde et le non-sens. Il faudra aux plus lents une vingtaine d'années pour comprendre que les Sex Pistols et les Monty Python n'étaient pas seulement l'expression d'une excentricité d'artistes ou de malades mentaux sous héroïne, mais plutôt la manifestation de l'essence même de notre époque : *le n'importe quoi*.

Nous naissons tous à la croisée des chemins : celui de notre nature biologique que nous tenons de notre naissance et celui de notre caractère, forgé par l'expérience. Je suis né pour ma part avec la physiologie d'un mâle dominant débordant d'enthousiasme et de vitalité, et la psychologie d'un mélancolique écorché habité par un sentiment de non-sens et d'angoisse.

L'angoisse, c'est quand le monde bascule dans l'immonde. C'est quand la poésie se retire – comme définitivement – et que tout devient flou, gris, flottant. L'angoisse, c'est le

sentiment de désastre et de vide. On n'entend plus la musique et on n'est plus capable de produire son chant. J'ai connu ce sentiment, je le connais encore. Comme mon inépuisable désir de vivre, il me suit partout et je dois faire avec.

Mais, n'en déplaise à la psychanalyse, l'angoisse n'est pas qu'affaire de tourment intérieur. Elle nous vient tout autant du dehors, de la contemplation du spectacle d'un monde devenu immonde, d'un contexte social et historique qui relève de l'intolérable et de l'oppression.

Être né au début des années 70 offre l'occasion de contempler, au fil des décennies qui passent, la lente mais irrémédiable destruction de tous les idéaux hérités de vos parents. Mon père, devenu ingénieur à la force du poignet en partant du fin fond de sa Bretagne natale, croyait aux mérites de l'effort et du travail bien fait. Ma mère, baby-boomeuse née en 1946, était portée par les yéyés, l'esprit des Trente Glorieuses, et donc la conviction que tout était possible, comme, par exemple, monter sur scène avec un pantalon pattes d'éléphant pour crier : « Je suis vivant ! »

Autour de mon berceau flottaient donc à la fois le parfum de la France éternelle des années 50 et celui de Mai 1968. Mais dès le début des années 80, il fallut bien me résoudre à entamer un lent travail de deuil. Un arriviste de droite légèrement collabo sur les bords se fit élire président de la République française sous une étiquette socialiste et finit par nommer ministre de la Ville un entrepreneur populiste, mi-magouilleur, mi-escroc, du nom de Bernard Tapie, le tout orchestré par un publicitaire bling-bling toujours bronzé et dynamique. Les Anglais découvraient qu'une femme Premier Ministre pouvait, sans sourciller, écraser deux siècles de culture minière au nom de l'intérêt économique et laisser mourir de faim des prisonniers politiques. Les Américains portèrent au pouvoir un ancien acteur de western puis, au début des années 90, George W. Bush, un président pétrolier qui envahit l'Irak au nom de la paix, des droits de l'homme et de la démocratie. Et puis, bien sûr, il y eut le 11 septembre 2001 où l'on apprit qu'une élite islamiste radicalisée mais éduquée pouvait étudier dans les universités américaines,

se bourrer la gueule au whisky dans des clubs de strip-tease et commettre ensuite un attentat suicide qui détruirait deux gratte-ciel monumentaux et ferait trois mille morts au nom de la grandeur de l'islam et du prophète Mahomet – cela plus d'un siècle après le constat officiel de la mort de Dieu. George Bush Jr., un ancien alcoolique devenu président des États-Unis comme son papa, considéra que la réponse la plus pertinente à cette provocation était de déclarer la guerre à la moitié du monde. Il le fit. Pour se rassurer, certains crièrent au grand complot – des juifs, de la CIA, du lobby des armes, etc. Mais, en fait, c'était surtout n'importe quoi. Et le vrai secret, le vrai complot, la véritable omerta, c'est que personne ne dira jamais, justement, que c'était n'importe quoi...

Le tabou ultime aujourd'hui, ce n'est pas l'inceste, le viol, la sexualité en public ou quoi que ce soit de ce genre. *Le* sujet dont on ne parle pas, nulle part, jamais, c'est cette Absurdité radicale, c'est-à-dire le fait qu'il n'est plus aucun dieu, aucune utopie progressiste, technique, humaniste qui donne sens à nos actions et à nos vies. Beckett, Dada, Ionesco, le punk. Certains d'entre eux ont beau être centaines, ils ne font toujours pas partie, dans leur essence, du débat public. C'est dans la solitude la plus absolue, donc, que nous sommes condamnés à affronter l'Absurdité radicale au sein d'un monde sans Dieu, sans utopie et sans sens... En silence. Il faut dire qu'une mise en scène collective, entrepreneuriale ou politique de ce non-sens semble difficile à concevoir, sauf à vouloir faire de l'apocalypse un projet de société. Affirmer l'absurdité totale et le non-sens de tout ne contribue pas non plus à une bonne croissance des entreprises ni à la motivation de la force de vente dans la conquête de nouveaux marchés. Pour autant, le silence ne peut nier l'absurde. Et le non-sens est là. Sa présence est palpable, comme un serpent de mer dont on peut attendre, à chaque instant, le surgissement.

Le vide et l'angoisse qui en découle inévitablement sont les fidèles compagnons de quiconque accepte de penser et

d'habiter l'essence de notre époque. Le vide n'est plus seulement une allégation de philosophe concernant le désenchantement consécutif à la mort de Dieu, il fait partie de l'expérience quotidienne de celui qui ose garder les yeux ouverts. Pour autant le vide est réversible, comme un vêtement peut l'être. Il peut être retourné pour nous révéler parfois une doublure soyeuse. L'expérience de son angoisse peut être l'occasion du dévoilement de ce qui compte, malgré tout, par-delà l'Absurdité radicale et vertigineuse, à commencer par l'amour au sens large (de la complicité professionnelle à l'amour passionnel en passant par tous les registres de l'amitié, de la tendresse et de la solidarité sociale). L'amour, le désir et l'amitié sont des résistances au vide et à ce qu'il recèle, à savoir la tentation du nihilisme. C'est pourquoi il existe, en quelque sorte, une confrérie des pirates du vide, constituée de ceux qui voient, reconnaissent et osent parler du vide, de l'Absurdité radicale et de son angoisse abyssale, mais refusent pour autant de s'y jeter et de s'y complaire. Les pirates du vide se reconnaissent entre eux. Erratiquement chevaleresques, ils peuvent compter les uns sur les autres non seulement pour conjurer le vide, mais aussi, tout simplement, pour se tenir chaud au milieu des océans glacés sur lesquels ils naviguent.

L'épopée ni triomphale ni désastreuse de Cannibal Penguin peut être vue comme une tentative de pirates du vide, une manière de conjurer le sort avec les moyens du bord – sans pour autant faire semblant.

III

Axel, c'est mon copain pingouin. C'est lui qui me demande parfois si je porte un smoking et moi qui lui réponds : « Qu'est-ce qui te dit que pas ? » Ou l'inverse. Axel, c'est mon meilleur ami. Nous nous sommes rencontrés sur les bancs de l'école, en « classe prépa », cette « spécificité française », merveilleuse machine à produire une élite à la fois incompétente, prétentieuse et mal dans sa peau. Axel, bon élève refoulé, était au dernier rang et moi, punk refoulé, j'étais au premier. Mais qu'importe. L'enjeu de notre rencontre n'a jamais été notre petit parcours scolaire ou notre carrière professionnelle. Avec Axel, nous n'avons jamais parlé d'autre chose que de chagrins d'amour, de sexe, d'alcool, de rock'n'roll et de blagues de pingouins, c'est-à-dire de l'absurdité du monde et de nos vies respectives.

Avec Axel, tout est toujours simple. Avec Axel aussi, tout est toujours compliqué. Axel se cherche et Axel se fuit. Ce qu'il fuit, je l'ignore. Lui-même l'ignore, d'ailleurs, puisque ce que l'on fuit est, par définition, ce qu'on ne veut pas savoir. Axel, lui aussi, est né à la croisée des chemins. Il a reçu une double éducation. Celle de ses parents, catholiques français et polonais conservateurs, et celle héritée de l'écoute intensive de Rage Against the Machine, Ozzy Osbourne et Iron Maiden. Physiquement, Axel est ce que les filles appelleraient un « beau mec ». Supérieurement intelligent, cultivé, polyglotte, multiculturel, curieux de tout, il est aussi élégant et porte le costume trois pièces avec la même aisance que la casquette de base-ball et les tongs. Il mesure un mètre quatre-vingts, a une bonne gueule joyeuse, des cheveux précocement

poivre et sel et fait beaucoup de sport. Comme tous ceux qui, à la fois, fuient quelque chose et sont en quête d'une surintensité de la vie, il pratique principalement les sports d'endurance extrêmes : le marathon, le cyclisme sur route, le triathlon. Axel est courageux. Il saute en parachute, plonge à cinquante mètres et n'a pas peur de s'endetter démesurément pour s'offrir une voiture de sport hors de prix. Axel est lâche aussi, comme nous pouvons tous l'être. Axel ne sait pas dire non. Il dit donc toujours oui. C'est pourquoi, avec Axel, tout est toujours simple. Il faut seulement savoir que le jour J, il ne sera peut-être pas là ou sérieusement en retard ou qu'il devra partir plus tôt, parce qu'il avait aussi dit oui à cinq autres personnes le même jour. C'est pourquoi, avec Axel, tout est toujours compliqué.

Axel est diplômé, comme je le suis moi-même, de ce que l'on appelle une grande école de commerce française, ce qui lui a donné l'occasion de terminer sa scolarité dans une université aux États-Unis, pays dans lequel il restera finalement plus de dix ans, au service d'un grand groupe industriel de l'aluminium en tant que chef de projet. Comme pour un nombre important de cadres issus de ces formations élitistes, le principal non-dit professionnel d'Axel était qu'il s'emmerdait comme un rat mort et ne trouvait pas le moindre sens à ce qu'il faisait. Mais puisqu'il était correctement payé, qu'il avait un emploi et qu'il était supposé faire partie de l'élite, il était également prié de bien vouloir fermer sa gueule – tâche dont il s'acquittait relativement bien, compensant son ennui et sa frustration par l'invention de ce qu'il nommait le « télétravail inversé », c'est-à-dire la réalisation sur ses heures de bureau d'une multitude de tâches relevant de la sphère privée et qui se font donc normalement chez soi, le soir ou le week-end.

La décennie américaine d'Axel fut également marquée par une errance amoureuse et érotique placée sous le signe de la rencontre bouleversante ou insignifiante, des fiançailles avortées et de la crise de couple permanente. De retour en France à l'âge de trente-cinq ans, Axel eut le privilège de voir mourir ses deux parents en l'espace de deux ans et finit également par rencontrer – à Paris, donc – la femme américaine qu'il

avait recherchée en vain de l'autre côté de l'Atlantique. En 2009, il épousa Michelle. Michelle a peur de moi. Elle craint que j'aie une mauvaise influence sur son mari – ce en quoi elle n'a pas toujours tort. Michelle n'apprécie pas les blagues avec des pingouins. L'Amérique ne supporte ni ne comprend le tragique et l'absurde – ça les freine dans leur conquête de l'Ouest. Les exceptions telles que Frank Zappa ne font ici que confirmer la règle. C'est sans doute pourquoi, aussi, Michelle affirme préférer le dalaï-lama à Nietzsche parce que, dit-elle, « il sourit plus et a l'air plus heureux ». Fondamentalement, l'Amérique ignore et déteste la philosophie. Plutôt que de perdre du temps à poser des questions, l'Amérique a toujours préféré nous vendre ses réponses.

Toujours est-il que c'est avec Axel que j'ai parcouru 3 500 km en trois jours sur les interminables routes droites de l'Ohio, de l'Indiana, de l'Illinois, de l'Iowa, du Nebraska et du South Dakota. Pour rien, juste comme ça. C'est avec Axel que j'ai refait le monde en partageant quinze fois une « dernière » bière belge d'abbaye, jusqu'à ne plus savoir où le monde se trouvait ni comment nous l'avions finalement refait. C'est avec Axel que nous avons organisé des cérémonies de mariage dadaïstes avec des écumoières et des boîtes de sardines en demandant à chaque convive de chanter une chanson en hommage aux mérours de tous les océans. C'est avec Axel que j'ai couru un semi-marathon entre quatre et six heures du matin, raide bourré, après s'être descendu, à deux, les trois quarts d'une bouteille de whisky et un paquet de Marlboro rouges. Hé ! Axel ! qu'est-ce qui te dit que pas ? Avec Axel, tout est toujours simple et tout est toujours compliqué. Mais ce qui est bien avec Axel, c'est que tout est toujours *possible*.

Axel, c'est mon copain pingouin. C'est donc évidemment avec lui que nous avons créé Cannibal Penguin, le 5 février 2010, à Conflans-Sainte-Honorine, devant les portes du bar Le Before, en fin de soirée. Nous nous étions tous les deux rendus au concert de Dany, ma prof de guitare, qui jouait ce soir-là avec son groupe, Désert Orange. Le concert avait le charme improbable de la plupart des concerts amateurs où

tout marche et rien ne marche à la fois. Dans ces concerts de bars en banlieue, le plus drôle est toujours le public hétéroclite, constitué de tous les amis et de toute la famille de tous les musiciens du groupe, enfants compris, d'une poignée de curieux qui se retrouvent là par hasard et des habitués du bar qui n'étaient pas au courant qu'il y avait un concert. Ce soir-là, il y avait aussi le présentateur du journal télévisé permanent de LCI qui débitait de façon muette toutes les horreurs du monde sur l'écran d'une gigantesque télé que personne n'avait pensé à éteindre afin que l'attention du public se concentre sur Dany qui entamait la reprise de *I Love Rock'n'Roll*, l'unique tube de la chanteuse Joan Jett. Comme toujours, il y avait aussi le patron du bar qui, derrière son comptoir, servait les bières à la chaîne et remplissait sa caisse. Car il faut bien savoir que le but principal du concert de bar n'est pas de soutenir les jeunes talents ni d'embêter volontairement les riverains du quartier dans une quelconque visée anarcho-situationniste. Le but, c'est de vendre de la bière.

Dany enchaînait les titres avec un talent de guitariste et de chanteuse qu'on ne peut lui enlever, mais avec une tendance à commenter interminablement chaque titre, notamment pour expliquer s'il s'agissait d'un nouveau titre ou d'un ancien titre ou d'une reprise ou d'un hommage à son ancien petit copain ou d'une chanson en allemand parce que sa grand-mère était allemande... Si Dany m'apprenait tant bien que mal, en cours, ce qu'il fallait faire avec une guitare, elle m'apprenait aussi, ce soir-là, en direct, ce qu'il valait mieux ne pas faire sur scène.

J'ignore où se trouve le cimetière des idées idiotes, mais je sais qu'il existe. Trop souvent nous laissons mourir nos idées idiotes au motif qu'elles ne sont pas sérieuses, que ce n'est pas possible. Pourtant nous en avons tous, et elles déclenchent en nous un enthousiasme que nous croisons rarement ailleurs, un enthousiasme qui devrait nous mettre la puce à l'oreille et nous faire dire : « Attention, ici se passe quelque chose d'essentiel. »

En fin de soirée, alors que nous sommes un peu ivres, avec quelques amis, l'idée idiote surgit sans prévenir et nous nous exclamons : « Oh oui ! Ça vraiment, oui, il faudrait le faire ! » L'idée idiote ne fait pas que traverser notre esprit. Elle soulève notre corps et nos désirs les plus authentiques, notre émoi. Elle réactive les enthousiasmes sincères et spontanés que nous connaissions dans l'enfance. Elle rouvre également tout le champ des possibles. L'idée idiote a toujours quelque chose de révolutionnaire. Elle porte en elle un espoir, c'est-à-dire la puissance de conjurer le désespoir, donc de nier l'absurde. L'idée idiote *donne sens*.

Le cimetière des idées idiotes est un scandale révoltant et ne ressortit pas à la fatalité. Quand bien même on ne pourrait pas les réaliser tout de suite ni parfaitement, quand bien même il faudrait procéder à des aménagements, les idées idiotes méritent toujours, au moins, que nous les laissions vivre et poursuivre leur chemin, aussi bien dans nos têtes que sous forme de réalisations concrètes – fût-ce avec la plus extrême lenteur.

Axel et moi avons toujours survécu à l'envie de nous flinguer en mettant en œuvre, pour de vrai, la plupart de nos idées idiotes. C'est ainsi que naquit Cannibal Penguin. Le concert de Dany tirait à sa fin. Il devait être aux alentours de minuit et il pleuvait lorsque nous sommes sortis fumer une cigarette sur la terrasse vide et obscure. Il y avait quelques semaines déjà qu'Axel m'avait dit : « Si toi tu te mets à la guitare, alors moi il faut que je me remette à la basse, c'est obligé. » Nous avons bu quelques bières, fumé quelques clopes. Axel m'a raconté cette blague sublime du dragueur sur le retour qui entreprend de séduire une femme à deux têtes dont l'une des têtes se laisse convaincre, cependant que l'autre préfère apprendre à jouer de la trompette. Bref, on était bien. On était mûrs pour accueillir dignement le surgissement d'un miracle sous la forme d'une belle idée idiote et pour y être réceptifs, comme il se doit.

« Et si on faisait un groupe de metal contre le complot planétaire des pingouins télépathes en opposant à ces derniers

la figure menaçante d'un pingouin cannibale ultraviolet et indestructible ? » L'idée semblait juste et bonne. « Oh oui ! Ça vraiment, oui, il faudrait le faire ! »

Alors nous l'avons fait. Qu'est-ce qui te dit que pas ?

IV

Faire quelque chose, c'est bien. C'est mieux que de ne rien faire et puis ça passe le temps. Mais que faire justement ? Et pourquoi ? Au nom de quoi ? Faire quelque chose, mais pour quoi faire ? Se revendiquer de manière péremptoire d'une croyance, d'une idéologie ou d'une « vision du monde » quelconque suscite désormais inévitablement le rire ou le doute. Nous vivons dans le temps du scepticisme généralisé. Et ce mauvais esprit ne vient pas d'un naturel mauvais, mais d'un état de fait propre à notre époque : *rien ne tient plus la route*.

Dieu est mort. Ce n'est pas une opinion, c'est un *fait*. Le développement infini de la technique planétaire a rendu impossible un retour en arrière. Non, nous ne retrouverons pas l'innocence des Grecs anciens qui voyaient en l'éclosion d'une fleur la manifestation de la présence de Zeus et de mère nature. Non, nous ne reviendrons pas non plus à la croyance béate en des textes révélés, en la parole de Jésus ou en celle du Prophète.

L'homme est seul au milieu de ses machines, de ses calculs et de ses infinies connaissances. Seul victorieux des dieux et des croyances anciennes, le voici devenu, ainsi qu'il le rêvait, le « maître et possesseur de la nature ». Mais son triomphe est une victoire à la Pyrrhus et, avant même de jouir de son statut de nouveau Dieu, le voilà déjà épuisé. Nous sommes des dieux de pacotille, en vérité. Nous avons plein pouvoir sur le monde, nous maîtrisons l'atome et bientôt nous maîtriserons les éruptions volcaniques et jouerons aux Lego avec la génétique. Pour autant, nous échouons lamentablement à donner un sens à ce monde dont nous sommes désormais les seuls à assumer la responsabilité. Quand nous claquons

des doigts, convaincus de nos pouvoirs divins, en déclarant « que le sens soit ! », nous nous heurtons au silence glaçant du monde que nous échouons manifestement à réenchanter. L'usine planétaire que nous avons fondée a beau être scientifiquement gérée, planifiée, procédurisée, optimisée, nous n'avons pas trouvé et ne trouverons jamais le logiciel qui lui donnera un sens.

« Seul un dieu pourrait nous sauver. » Cette formule de Martin Heidegger peut nous sembler étrange ou déplacée, elle n'en est pas moins juste. Il faudra bien nous mettre ça dans la tête : *nous ne réenchanterons pas le monde*. Nous ne ferons pas le plein du sens comme nous faisons le plein d'essence dans une station-service. Nous ne donnerons pas sens, comme un dieu le ferait. Le sens *nous est donné*, toujours, de l'extérieur et par une transcendance, c'est-à-dire quelque chose de plus haut que nous, au nom duquel nous pouvons dire et expérimenter que ce que nous faisons a un sens. Cette transcendance peut supposer un dieu et une religion ou s'appeler, par exemple, « liberté », « technique », « humanité ». Mais sans l'existence d'un motif supérieur un tant soit peu crédible, le sens brille par son absence.

L'expérience états-unienne – qui constituera bientôt inévitablement le modèle quasi unique à l'échelle planétaire – d'une société immanente fondée exclusivement sur l'individu, sa puissance de feu technique et sa volonté, montre bien ses limites et nous donne à entendre les grincements des rouages de l'absurde qui anéantit tout. Aux États-Unis comme ailleurs, mais plus qu'ailleurs, le non-sens suinte par tous les pores. Sur la planète des hommes-dieux dont les États-Unis ne sont que le laboratoire, il semble ne rester que trois recours : faire semblant, s'affairer jusqu'à la mort ou hurler à l'absurde en faisant ouvertement n'importe quoi – ces trois options n'étant pas incompatibles entre elles.

Aux États-Unis et dans le reste du monde, le simulacre d'un retour au religieux est de bon ton. Mais le charme vintage du chant gospel, les élucubrations télévisées d'un pasteur charismatique ou l'influence d'un parti religieux réactionnaire

au sommet de l'État ne suffisent pas à inverser le cours des choses. Au contraire, le fait qu'il semble de plus en plus nécessaire de suraffirmer la présence de Dieu n'est qu'une preuve supplémentaire de son retrait effectif. Si nous nous réveillions chaque matin avec le sentiment sincère que le divin enchante notre monde, nous n'aurions pas besoin de le dire, et encore moins de le hurler.

Aux États-Unis et dans le reste du monde, l'affairement sans limites est une deuxième option, l'option dominante. Dans son essence elle se rapproche d'ailleurs de la première puisqu'elle consiste à faire « comme si ». Comme si les idéaux libéraux, anthropocentrés et technico-rationnels hérités des Lumières, n'avaient pas, eux aussi, pris un sacré coup de plomb dans l'aile, en particulier à Verdun, Auschwitz et Hiroshima. « *The sky is the limit* » est la devise par excellence de cette religion du progrès à tous crins, de l'innovation justifiée pour elle-même – et du labeur infini qu'elle suppose. « *The sky is the limit* » est la formule d'un homme sans dieu qui n'a rien trouvé d'autre que de se proclamer Dieu lui-même et fait semblant d'y croire. Mais nous le voyons bien et en faisons l'expérience : le ciel n'est *pas* la limite. Notre limite, c'est notre capacité physique, intellectuelle et émotionnelle à suivre le rythme que nous imposent ceux qui croient, justement, qu'il n'y a pas de limites – ce qui est la définition même du pervers. L'affairement productiviste et consumériste, l'amélioration infinie des performances, le changement permanent, le développement illimité et incoercible de la technique, l'accélération vertigineuse de la non-communication et de la pseudo-communication nous fascinent et nous excitent autant qu'ils nous déçoivent par leur non-sens. Ils nous renvoient au vide et nous donnent le vertige, par-delà le fait que nous n'arrivons plus à suivre. Et si tout est possible, tiens, si en effet *the sky* était la limite *no limit*, alors pourquoi ne pas flinguer son voisin, comme ça, juste pour rire, pour faire une expérience ? Hein ? Pourquoi pas ?

Aux États-Unis et dans le reste du monde, hurler pour conjurer l'angoisse reste l'ultime recours de ceux qui n'arrivent pas à faire semblant comme les autres, mais qui n'ont

pas trouvé d'autre solution pour autant. Si le punk « *no future* » est né en Angleterre, c'est finalement aux États-Unis qu'il sera devenu « pop ». S'autodétruire, mettre en scène sa propre apocalypse et faire n'importe quoi ressortit désormais à une activité normale, donc célébrée médiatiquement. À la fin des années 90 apparut sur les écrans de télévision américains l'émission *Jackass* dont l'esprit était issu à la fois de la culture punk rock, de l'esthétique du skateboard et du métier de cascadeur. Le principe de l'émission pourrait se résumer ainsi : faire n'importe quoi, n'importe comment, en se faisant mal et en mettant sa vie en danger juste pour rire et faire rire. Ainsi pouvait-on par exemple voir Steve O., l'un des cascadeurs les plus déjantés des *Jackass*, se faire propulser à 20 mètres de haut par des élastiques géants à bord d'une cabine de W.-C. de chantier remplie à ras bord d'excréments ou se faire tatouer sur le bras un smiley ridicule à bord d'un Hummer roulant à pleine vitesse sur un terrain monstrueusement cabossé. Le mot argotique *jackass* ne se traduit pas seulement par « casse-cou », il signifie aussi « crétin », « âne », « débile », et évoque l'état d'esprit du décérébré qui consacre sa vie à des activités radicalement absurdes. Il ne s'agit bien sûr pas un instant de condamner *Jackass*, comme le feraient les mères de famille du Tea Party ou les tenants du progrès par le travail. Voir un nain consentant se faire catapulte dans une fosse à purin ou contempler un courageux tester une agrafeuse électrique sur ses propres testicules a le mérite incontestable de faire rire. Mais la question qui se pose est : jusqu'où pourra-t-on tenir avec ça et seulement ça ? Le projet punk consistant à se détruire, à célébrer son propre non-sens avec pour seul soulagement de vivre ponctuellement des expériences hyperintenses serait-il le seul et unique recours – avec le suicide – pour ceux qui ne veulent pas se mentir ?

À l'heure où j'écris ces lignes, j'apprends que la chanteuse ultramarketing Lady Gaga a jugé médiatiquement rentable de se faire volontairement vomir dessus sur scène par une de ses choristes. Que l'esprit de l'actionnisme viennois, de la performance trash underground et du punk destroy rencontre aujourd'hui l'archétype de la chanteuse américaine

commerciale est un signe. Le signe que le n'importe quoi et le nihilisme font désormais partie du discours dominant. Le punk, le trash ont triomphé. La preuve, ça passe à la télé. Si l'actionnisme viennois transgressait charnellement la morale néofasciste autrichienne, si le punk affirmait politiquement sa contestation du puritanisme anglais, on se demande en revanche ce que Lady Gaga couverte de vomi pourrait encore signifier, si ce n'est l'alliance enfin publiquement scellée du vomi et du marketing.

Toujours est-il qu'avec Axel nous avons décidé de faire quelque chose. Faire quelque chose, c'est bien. C'est mieux que de ne rien faire et puis ça passe le temps. Faire quelque chose, c'est bien. Mais pour quoi faire ?

Nous sommes des pirates du vide et naviguons donc à vue. Avec Axel nous aurions pu créer un beau duo de blues : une basse languissante, une guitare qui pleure et quelques paroles tristes. Chanter sa plainte, ce n'est pas rien. Chanter tout court non plus. Ça vient du fond du corps. Faire de sa plainte une œuvre d'art, c'est la sublimation par excellence. La transformation de la mort en vie. Dans son principe, d'ailleurs, le rock n'est rien d'autre qu'un blues hurlé sur un rythme rapide. Mais pour chanter le désespoir dans un monde livré à l'Absurdité radicale, il nous fallait inventer un nouveau genre musical ouvertement absurde. Le blues était insuffisant – il luttait contre la condition des esclaves noirs en Amérique, nous luttons contre l'effondrement total du monde. Le rock ? Impossible. Même les chanteurs de variétés en faisaient. Le punk était devenu poseur, anachronique vintage et même vaguement branché : il était une impasse et l'avait d'ailleurs toujours proclamé. Même le metal posait problème. Depuis l'avènement de Metallica dans les années 80, on savait que la musique des zombies et des pseudo-vampires inventée par Ozzy Osbourne à la fin des années 70 commençait sérieusement à se prendre au sérieux. D'autant que nous n'étions absolument pas capables de jouer aussi vite.

Aussi avons-nous proclamé la naissance du fuck metal. Sitôt l'idée émise, l'esprit de Dimebag Darrel, historiquement

le premier musicien metal assassiné sur scène par le complot des pingouins télépathes, a pris possession de nos corps pour nous dicter les dix commandements du fuck metal, qui sont au nombre de onze :

1. Pour faire du fuck metal, bois de la bière ;
2. Si tu sais bien jouer de ton instrument, ne fais pas du fuck metal ;
3. Si tu es nul, vas-y !!! Yeah ! Fuck metal ! ;
4. Adore les pingouins cannibales ;
5. Fais ce que tu veux ;
6. Fais n'importe quoi, mais fais-le bien...
7. Si tu fais des fausses notes, monte la disto et dis que c'est ça le fuck metal (cf. Kurt Cobain) ;
8. Si tu veux te suicider, prends plutôt une bière ;
9. Si tu veux toujours te suicider, compose une balade trash sur les pingouins cannibales ;
10. Si tu crois que tu chantes trop aigu ou trop grave, dis que c'est comme ça que se chante le fuck metal ;
11. Le fuck metal, c'est toi !

Par-delà ce cahier des charges détaillé, le principe le plus général du fuck metal était que la réponse à toute proposition grotesque et irréalisable devait être : « Qu'est-ce qui te dit que pas ? »

Nous avions notre style, il nous fallait un nom. Notre idée idiote, comme toute bonne idée idiote, était à double tranchant : d'une part nous étions portés par le désir authentique de faire beaucoup de bruit, d'autre part nous étions convaincus de l'échec inévitable de notre projet. Notre désir, comme tout désir, avait quelque chose de sauvage, d'organique, d'animal et il s'inscrivait à l'évidence dans la lignée des musiques que nous écoutions : le hard rock, le punk, le metal. Notre sentiment d'absurde et d'échec annoncé se traduisait, quant à lui, par un éclat de rire intérieur et une intense croyance en notre incapacité à produire une musique un tant soit peu audible à court terme. Désir sauvage + ridicule absurde = cannibalisme + pingouin = Cannibal Penguin.